

même. Sans que la pensée soit réduite à la nature, ni la nature à la pensée, le sujet connaissant *et* l'objet connu se voient attribuer une existence réelle, leur lien est assuré par leur origine commune ; l'intelligibilité du monde est assurée par le *Pantocrator* (le « Tout-Puissant »), qui garantit la multiplicité du réel *et* son unité créaturelle²⁰².

À notre connaissance, Einstein n'a pas ressenti de tension entre sa conception du divin, d'inspiration panthéiste, et le rôle accordé au sujet connaissant dans son individualité. Nous ignorons également s'il a dialogué avec quelqu'un qui l'aurait interrogé à ce propos. Il en va différemment pour l'élaboration de son éthique sur la base du panthéisme, en particulier en ce qui concerne le déterminisme qui y est lié. Nous pouvons y voir l'indice que le panthéisme rencontre sa véritable difficulté dans le problème du mal, problème épineux devant lequel les difficultés soulevées jusqu'ici pâlisent.

5. À la recherche d'une éthique

*L'homme peut certes faire ce qu'il veut mais il ne peut pas vouloir ce qu'il veut*²⁰³.

Cette étude n'est pas le lieu pour présenter les convictions d'Einstein en matière de morale individuelle et sociale, bien que ces convictions aient joué un rôle important dans sa vie et dans ses écrits, tant publics que privés. D'autres, plus compétents, s'en sont chargés avant nous²⁰⁴. Nous allons

202. Cornelius VAN TIL, *The Defense of Faith*, 1967, p. 25-28. Cf. Rousas John RUSHDOONY, « The One and the Many Problem - The Contribution of Van Til », dans *Jerusalem and Athens. Critical Discussions on the Theology and Apologetics of Cornelius Van Til*, sous dir. E.R. GEEHAN, Presbyterian and Reformed Pub., 1971, p. 339-348, cité par Henri BLOCHER, « L'Évangile et l'islam : relever le défi théologique », *Fac-Réflexion* 28, 1994, p. 16. Cf. la lumière que le dogme de la Trinité permet d'apporter à la réflexion philosophique d'après Maurice BLONDEL, *La philosophie et l'esprit chrétien*, 1944, tome 1, p. 1-31.

203. « Comment je vois le monde », dans *Comment je vois le monde*, p. 7.

204. Les écrits d'Einstein touchant aux questions d'éthique se trouvent dans les *Œuvres choisies*, vol. 5 et 6, *passim*, et ceux concernant le problème de la guerre dans *Le pouvoir nu*. Ces documents, avec les commentaires des éditeurs, peuvent tenir lieu de présentation suivie de l'éthique einsteinienne, car les documents sont, sauf exception, limpides. Cf. János HAJDU, « Albert Einstein (1879 - 1955), Pazifismus ohne Wenn und Aber », dans *Wider den Krieg. Große Pazifisten von Immanuel Kant bis Heinrich Böll*, sous dir. Christiane RAJEWSKY, Dieter RIESENBERGER, 1987, p. 257-274.

limiter notre investigation au fondement de l'éthique. « La fonction la plus importante des religions dans la vie sociale des hommes me semble être, écrit Einstein, de définir des buts et des systèmes de valeurs et de les intégrer solidement dans la vie affective des individus »²⁰⁵. On peut donc s'attendre à ce qu'il ait réfléchi à la manière dont la religion cosmique permet de fonder l'éthique. En explorant sa réflexion sur ce thème, nous découvrirons ce qui nous semble être la tension la plus profonde dans la pensée einsteinienne. Il est tout à l'honneur d'Einstein de ne pas avoir renoncé pour autant à la passion pour la morale; mais la tension mise à jour indique l'impasse à laquelle mène un panthéisme conséquent en matière d'éthique.

a) *Les limites de la science*

Comme Einstein rejette l'idée d'un Dieu transcendant, l'éthique ne peut pas se fonder sur une révélation surnaturelle. Au contraire, Einstein insiste fréquemment sur sa conviction que la morale appartient au domaine de la législation humaine: « Je considère, écrit-il, que la morale est une préoccupation spécifiquement humaine; il n'y a pas d'autorité surhumaine, au-dessus d'elle »²⁰⁶. Après avoir dit que son « sens religieux est fait d'une humble admiration pour l'esprit infiniment supérieur » qui se révèle dans la nature, il ajoute: « La morale est d'une importance capitale, mais pour nous, pas pour Dieu »²⁰⁷. Le même lien avec le cœur de la religion cosmique apparaît dans la citation suivante, si on se rappelle que l'ordre naturel, identifié à l'Intelligence, est pour Einstein strictement déterministe:

Le savant, lui, convaincu de la loi de causalité de tout événement, déchiffre l'avenir et le passé soumis aux mêmes règles de nécessité et de déterminisme. La morale ne lui pose pas un problème avec les dieux, mais simplement avec les hommes²⁰⁸.

205. « Le but », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 166.

206. Phrase ajoutée en anglais sur une lettre d'une femme-pasteur baptiste, dans *Correspondance*, présentée par H. DUKAS..., p. 54.

207. Texte écrit sur une lettre datée du 5 août 1927, *ibid.* p. 86, cité ci-dessus p. 135-136.

208. « La religiosité de la recherche », dans *Comment je vois le monde*, p. 20. Adolf GRÜNBAUM, « Secular Humanism in American Political Culture », *Free Inquiry* VIII, 1, 1987-1988, p. 22, pointe vers cette conviction comme modèle à suivre par tout adepte d'un humanisme séculier.

Le refus d'une instance qui soit au-dessus des humains en matière de morale ne doit pas être vu sous un angle exclusivement négatif. Einstein nourrit l'espoir d'y trouver la réponse à « la dépravation des mœurs politiques de notre temps »; car l'augmentation des connaissances scientifiques « laisse... pour la plupart des gens, peu de place à un sentiment religieux approfondi »²⁰⁹. Délier le lien qui unissait l'éthique aux religions traditionnelles s'avère donc une nécessité impérative si on veut maintenir des principes moraux pour tous²¹⁰.

Une fois toute autorité transcendante rejetée, il faut poser la question : où trouver la base justifiant les normes éthiques? Pour un adepte de la religion cosmique, la réponse la plus naturelle paraît être : « Dans la science! » Mais il est frappant de voir Einstein refuser cette solution à plusieurs reprises. Dans son discours au Séminaire de théologie de l'Université de Princeton, le 19 mai 1939, il pose la question du fondement des valeurs. La science n'est pas qualifiée pour cette tâche, car l'« être » ne peut pas nous renseigner sur le « devoir »²¹¹:

La méthode scientifique ne peut... rien nous apprendre d'autre qu'à saisir conceptuellement les faits dans leurs déterminations réciproques... Mais il est... évident qu'il n'existe aucun chemin qui conduise de la connaissance de ce qui *est* à celle de ce qui *doit être*. Il est impossible, à partir d'une connaissance, aussi claire et parfaite soit-elle, de ce qui est, de déduire un but à nos aspirations humaines. La connaissance objective livre certes des instruments puissants, qui permettent d'atteindre des buts donnés, mais le but lui-même et le désir de l'atteindre doivent venir d'une autre source... Pour magnifique qu'il soit de connaître la vérité, cette connaissance est elle-même un guide si peu puissant qu'elle n'est même pas capable de fonder la légitimité et la valeur de l'aspiration qui y conduit²¹².

La connaissance scientifique livre donc des moyens d'atteindre des buts donnés, mais son impuissance à les fixer se révèle déjà dans son incapacité à justifier ne serait-ce que la poursuite de la science même. Certes, « cela ne signifie pas que la pensée rationnelle ne joue aucun rôle dans la définition

209. « [L'exigence morale et son origine] », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 180.

210. Billet du 20 novembre 1950, dans *Correspondance*, présentée par H. DUKAS..., p. 122.

211. D'après l'argument de Hume: Richard FLEMING, « Einstein and the Limits of Reason », dans RYAN, p. 83.

212. « Le but », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 165s. Cf. « Sur la liberté », 1940, dans *Conceptions scientifiques, morales et sociales*, p. 15.

des buts et des jugements éthiques. » Mais elle intervient seulement une fois « les fins ultimes et fondamentales » données, pour décider si une certaine action est un moyen utile pour atteindre une fin et pour discerner le réseau de connexions logiques liant « les buts seconds » entre eux et avec « les fins ultimes »²¹³.

Quand Einstein met des bornes à la prétention scientifique dans ce discours, il ne s'agit pas d'une *captatio benevolentiae* face à un auditoire de théologiens. Car il indique les mêmes limites de la méthode scientifique dans d'autres circonstances. Dans une préface parue en 1950, il affirme que « les énoncés scientifiques, qui se bornent à constater des faits objectifs et les relations existant entre ces derniers, ne peuvent... pas fournir de règles éthiques. » Et la pensée logique s'y voit attribuer le même rôle de « rassembler les principes éthiques de façon rationnelle »²¹⁴. Dans le même esprit, il dit en 1949, dans une apologie de l'économie socialiste : « La science, elle, ne peut créer de finalité, ni même en susciter dans le cœur de l'homme ; dans le meilleur des cas, elle peut fournir des moyens pour atteindre des fins »²¹⁵. On rapporte de lui la parole significative, prononcée quatre ans avant sa mort : « Je n'ai jamais tiré aucune valeur éthique de mon travail scientifique »²¹⁶.

Le rôle prépondérant des hommes de génie éthique, souligné plus haut, n'est donc pas une contingence historique. Leur intuition est indispensable pour que l'humanité accède aux valeurs morales. Par conséquent, Einstein accorde une haute estime à ce qu'ils ont achevé, plus haute encore peut-être que celle (qu'on sait élevée) qu'il réserve aux hommes de génie scientifique. Ainsi peut-on lire sur un billet : « L'humanité a tout à fait raison de placer ceux qui proclament des niveaux de morale et de valeurs élevées au-dessus de ceux qui découvrent la vérité objective. L'humanité doit à des hommes comme Bouddha, Moïse et Jésus bien plus qu'à toutes les réalisations de l'esprit ouvert et créateur »²¹⁷.

213. « Le but », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 166.

214. « [Éthique et logique] », dans Philipp FRANK, *Relativity – A Richer Truth*, Boston, 1950, repris dans *Conceptions scientifiques, morales et sociales*, p. 34-36 ; nous citons d'après *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 168.

215. « Pourquoi le socialisme? », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 182.

216. P. MICHELMORE, *Einstein: Profile of the Man*, New York, Dodd, 1962, p. 251, cité par JAKI, dans RYAN, p. 8.

217. Sept. 1937, dans *Correspondance*, présentée par H. DUKAS..., p. 90s. L'original allemand se lit pour la dernière phrase : « Ce que l'humanité doit... a plus de valeur pour moi que... » (p. 178).

Peut-on arrêter ici la recherche de fondements pour l'éthique? Les normes morales, une fois découvertes, sont-elles d'une évidence telle qu'elles s'imposent à toute pensée saine? Dans de nombreux propos d'Einstein, on a effectivement l'impression qu'il ne ressent pas le besoin de plaider pour des valeurs comme le plus grand bonheur de tous, la tolérance et la paix. En rapportant la question que quelqu'un lui avait adressée: « Mais pourquoi êtes-vous si hostile à l'idée que l'Homme disparaisse de la terre? », il la qualifie, sans plus, comme « la remarque d'un homme qui cherche en vain son équilibre intérieur, et qui a plus ou moins perdu l'espoir de parvenir à le trouver »²¹⁸.

Cependant, l'intuition des fondateurs en matière de morale ne peut pas faire appel à la même preuve *a posteriori* que les hommes de génie de la science: la morale n'est de toute évidence pas un domaine dans lequel l'humanité remporte des victoires comparables à ses avancées dans le domaine de la connaissance scientifique. Einstein en a une conscience aiguë: « Notre époque est, me semble-t-il, caractérisée par une perfection dans les moyens et une incertitude dans les buts »²¹⁹. Non seulement les hommes ne s'accordent pas sur les valeurs à retenir, mais il leur manque souvent la capacité (ou la volonté) d'appliquer les normes reconnues comme justes. Il faut donc continuer plus loin la quête du fondement de la morale.

b) La base évolutionniste

Au mépris de sa propre lucidité sur les limites de la science, Einstein va se tourner vers elle pour y trouver le fondement recherché. En fait, si on garde à l'esprit sa vision du monde, centrée sur l'unité du réel, il n'a guère d'autre choix. Einstein s'efforce de déduire les normes éthiques de la théorie de l'évolution: « Les axiomes éthiques ont pour origine cette tendance innée qui nous pousse à éviter la douleur et l'anéantissement, ainsi que l'accumulation des réactions affectives des individus face au comportement

218. « Pourquoi le socialisme? », dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 182. Cf. « Décadence morale », dans *Conceptions scientifiques, morales et sociales*, p. 13, et la lettre du 1^{er} septembre 1919 à Hedwig Born, dans EINSTEIN, BORN, *Correspondance 1916-1955*, p. 28, cité p. 150 ci-dessus.

219. « La langue supranationale de la science », 1941, dans *Œuvres choisies*, vol. 5, p. 170. Ce texte a été publié dans *Conceptions scientifiques, morales et sociales*, p. 147-149.